

AVANT-PROPOS

S'il est un fait solidement établi, c'est bien celui-ci : le plus court chemin pour atteindre la compréhension du normal n'est pas la ligne droite, mais le détour par le pathologique, voire le plus lourd. Et cette vérité s'impose encore bien davantage dans le domaine abordé par le présent numéro, à savoir le discours et ses multiples avatars dans la déviance, carrefour de rencontres parfois surprenantes : tels le fou et l'écrivain se rejoignant dans la production de néologismes.

On ne s'étonnera donc pas que ce troisième numéro, qui entend explorer le franchissement périlleux des limites assignées au langage et à sa mise en œuvre *hic et nunc* dénommée discours, s'ouvre sur la question — agitée depuis que linguistique il y a — de la pertinence des désorganisations langagières comme traits nosologiques fiables.

A. Roch-Lecours *et al.*, sur ce point controversé, apportent une clarification importante en distinguant deux types de schizophasies, la *glossomaniaque* et la *glossolalique*, bien différentes dans leurs *stratégies* de subversion de la norme linguistique : la première apparaît comme une subversion *de l'intérieur*, le sujet utilisant les *armes* habituelles de la créativité lexicale pour produire, ponctuellement, des néologismes qui, par contagion phonémique ou sémique, en induisent d'autres. La seconde forme de subversion, radicale, rompt tout lien syntactico-sémantique avec la langue et engendre un idiolecte dont, apparemment, le seul principe de cohérence réside dans la sélection et la combinaison de phonèmes prélevés dans la langue maternelle du patient.

Au terme de cette investigation, les auteurs sont confortés dans leur conviction que la schizophrénie ne saurait être considérée comme une forme d'aphasie (comme le soutient E. Chaïka, par exemple), dans la mesure même où les formes qu'ils décrivent ne se rencontrent pas avec un identique statut chez les aphasiques, incapables

d'assumer leurs productions discursives, et de discourir de leur discours. Il est donc capital de constater que si les énoncés des schizophrènes et des aphasiques sont quelquefois formellement proches, voire identiques, c'est en définitive la dimension de l'énonciation qui permet de les distinguer rigoureusement.

Ph. Van Eeckhout et F. Lhermitte, quant à eux, donnent la priorité aux stratégies curatives pour les aphasiques sévèrement atteints, en s'appuyant, paradoxalement, sur les capacités —récemment découvertes— de l'hémisphère droit, pourtant réputé comme n'intervenant que peu dans la réception et l'émission du langage.

La *Thérapie Mélodique et Rythmée* qu'ils préconisent et expérimentent avec succès renvoie le sémio-linguiste à la question du statut de la *prosodie* dans le langage (du *corps* dans le langage), puisque la restauration d'une prosodie exagérée peut entraîner la résurrection du langage chez les patients les plus gravement handicapés.

Cette méthode de rééducation de la parole défaillante n'est pas sans rappeler le comportement —bien étudié aujourd'hui— de la mère avec le tout jeune enfant (de 0 à 6 mois), auquel elle propose un modèle prosodique caricaturé, sorte d'étayage du futur langage (surélévation prosodique générale, écarts mélodiques entre syllabes très exagérés).

Dans l'ensemble des phénomènes pathologiques depuis longtemps reconnus, un fait méritait une mention toute particulière, la *stéréotypie*, qui fait l'objet de deux articles complémentaires. Tant la répétition, qu'elle soit verbale ou gestuelle, est, pour nous tous, symbolique de pathologie, voire de folie.

La recherche de B. Virole aborde les stéréotypies de l'enfant autistique de manière très originale et audacieuse, en s'armant d'une théorie mathématique, celle des catastrophes (R. Thom).

La modélisation catastrophique permet de mettre au jour des schémas actantiels désémantisés (conversion de conflits archaïques) qui peuvent ultérieurement être réinvestis narrativement, en allant vers une figurabilité bloquée par la nature même de la stéréotypie, pourtant justement réhabilitée par l'auteur comme processus dynamique.

Cette recherche, on le voit, recèle un grand intérêt clinique et, malgré les apparences, peut jouer le rôle de réorganisateur interdisciplinaire.

C'est une conception globale (et non contradictoire avec l'étude précédente) de la stéréotypie que défend I. Darrault-Harris, conception indépendante de la substance, verbale ou gestuelle. Les manifestations stéréotypées seraient produites par une désorganisation situable au niveau de la composante "aspectualisation" du modèle génératif commun aux énoncés gestuels et/ou verbaux (emphatisant le "duratif", par exemple, au dépens d'autres valeurs aspectuelles).

L'étude du *destin* de deux stéréotypes constituant le seul langage d'un adolescent psychotique permet de considérer ces énoncés itérés comme des îlots émergés révélant progressivement l'existence de tout un continent discursif qui (re)fait surface au fur et à mesure que la thérapie fait effet.

Mais l'analyse, délicate, doit s'appuyer impérativement sur une théorie du sujet et de son discours (celle de J.-C. Coquet) — l'énoncé stéréotypé étant en corrélation avec un statut particulier du sujet, celui, précisément, de non-sujet.

Cl. Chevrie-Muller apporte un éclairage diachronique et documenté sur la question de l'évaluation du langage chez l'enfant : théories, modèles, méthodes, tests et bilans font l'objet d'une revue précise et critique. Lucidement, l'auteur insiste avec raison sur les limites de tout bilan psycholinguistique : il semble particulièrement important de respecter l'interdisciplinarité qui qualifie ce type de bilan, en ne négligeant ni la description linguistique, ni l'intérêt d'une analyse psychologique du processus linguistique lui-même. De plus, le bilan psycholinguistique s'avère insuffisant, et doit être inséré dans un bilan englobant, de nature neuropsychologique.

C'est bien un accueil global du sujet souffrant et de ses compétences énonciatives que préconise J.-P. Klein avec la *psychiatrie de l'ellipse*, figure géométrique qui semble régir le monde entier, de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Cette nouvelle approche psychiatrique s'appuie sur un aller-retour entre les deux formes fondamentales de débrayage : l'énonciatif (je/ici/maintenant) et l'énoncif (il/ailleurs/alors). Il ne s'agit donc pas ici d'évaluation diagnostique du discours du patient, mais d'une proposition faite au sujet d'opérer un déplacement discursif, ce que J.-P. Klein appelle "des décalages pour des créations formelles syncrétiques" : récits fictifs, dessins, etc. permettront au patient de mettre en discours sa problématique à bonne distance de celle-ci, dans la "pénombre" (ni clarté aveuglante, ni obscurité). Ce clair-obscur recherché implique forcément une conception originale de l'interprétation au patient de

ses productions. Le recours, là aussi, à la théorie du sujet de J.-C. Coquet permet de montrer le parcours nécessaire du thérapeute, parcours qui inclut paradoxalement à l'initiale de tout acte interprétatif la position transitoire de non sujet ("le soignant s'emplit de ce qu'il perçoit du soigné"). La restauration du thérapeute dans le statut de sujet autorise un changement progressif de la véridiction : si, au départ, les propositions du patient relevaient du *p est JE-VRAI*, elles finissent, dans le meilleur des cas, par relever du *p est IL-VRAI*.

L'échange dialectique entre les deux foyers de l'ellipse, siège des deux positions énonciatives de référence, ouvre sur l'assomption, par la dyade soignant-soigné, d'une vérité *universelle*.

Parti du néologisme pathologique produit par les schizophrènes, il est apparu indispensable de convoquer *in fine* la littérature comme haut lieu de créativité langagière, en l'occurrence lexicale, avec un exemple très probablement unique, celui de l'énumération de 1111 lexèmes néologiques (les dernières pages du *Discours aux animaux* de Valère Novarina).

I. Darrault-Harris recherche les règles sous-jacentes d'engendrement de ces néologismes, en montre la multiplicité, l'hétérogénéité, et surtout la conformité (dans le détournement, il est vrai) aux règles générales de créativité lexicale de la langue.

Ce brillant *bricolage* rejoint, sur telle ou telle *règle*, l'artisanat schizophrénique de création de néologismes. On verra là la preuve, encore une fois, que ces malades sont aussi des virtuoses de la dérivation, et non point la trace d'un parfum de folie embaumant le néologisme littéraire.

Ivan Darrault-Harris